

La psychanalyse au café du 6/6/2024

Présentation orale par Fanny Gerber- Gutman du livre de Laurence Kahn : « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » Editions PUF, 2018

« La horde des Nibelungen a surgi des passages souterrains, huit ou dix individus ou plus, aux mouvements lourdauds, étranges, en pantalon de treillis, la tête rasée, l'un d'eux tenait dans sa main un long gourdin. En silence ,ils cheminaient en file indienne dans la lueur brumeuse et surnaturelle , triste bande assoiffée de sang , les yeux rougis par on ne sait quelles émanations , ils allaient à la chasse à l'homme. Dans leurs pantalons de camouflage, pareils à des hyènes tachetées, ils cherchaient avec une haine sourde mais tenace à qui ils pourraient s'en prendre, pas par faim, plutôt par ennui, par habitude, par une haine innée d'autrui... Ces êtres humains incarnaient la vision finale de l'enfer, la « terre vaine »où l'on ne parle plus, où l'on ne fait que tuer , de trousser les cadavres et les abandonner au bord des routes . Comme si était apparue toute nue la loi de la nature, une loi dépourvue de naissance et de création. » (Imre Kertesz - Un autre, Chronique d'une métamorphose, Ed. Actes Sud).

J'ai choisi de vous lire cet extrait de ce livre d' Imre Kertesz car son œuvre et ses questionnements parcourent le livre de Laurence Kahn ; on pourrait dire qu'il l'accompagne, elle discute avec lui, le questionne, on pourrait croire aussi qu'elle l'a vraiment connu tant le dialogue semble familier et intense. Cet extrait me fait entrer de plein pied dans l'œuvre de Laurence Kahn, il évoque d'emblée la réflexion sur le fonctionnement d'une foule. Il nous confronte à ce sentiment dont peut être nous ne voudrions rien savoir, la haine. De quelle haine s'agit-il, quel est cet éros qui rassemble ces êtres pour leur œuvre de mort, est-ce cela la loi de la nature œuvrant contre la sublimation ? La loi hors la loi ? La haine des origines ?

« Auschwitz n'est pas le nom d'un camp ni davantage l'appellation d'un évènement génocidaire mais le paradigme d'un nouvel état de la condition humaine » .affirme LK et

Kertesz pose cette question : « Comment un crime prend-il les proportions d'un tournant dans l'histoire des mentalités, d'une plaie ouverte ? »

Les psychanalystes auraient selon Laurence Kahn réhabilité le trauma, justifié par la réalité matérielle des faits, en espérant se délivrer de l'impact de la shoah sur la désorientation infligée à leur propre champ et sur l'ébranlement de leur nous communautaire.

Le dernier chapitre de son livre Laurence Kahn l'a intitulé « Le sous-sol des mots », un titre qui d'emblée nous emmène dans ce que la musique des mots révèle d'équivocité pour nous éloigner d'une langue totalisante et mensongère.

Le livre se clôt sur cette assertion de Freud dans « Le malaise dans la culture » (ed. PUF) : « Ce qui commence avec le père s'achève dans la masse », l'oublier écrit elle « serait très exactement le stigmate de ce que le nazisme a fait à la psychanalyse ».

Pourquoi ? « Comment escompter mettre à jour les ressorts des pactes inconscients qui assurent la captation totalitaire si l'on révoque la théorie libidinale et si l'on ne garde du narcissisme que ses défaillances individuelles... (il nous faut saisir) ce qui se combine en un va et vient constant entre l'économie intra psychique et l'économie du consentement à la tyrannie, à l'œuvre dans la masse ».

Si le collectif pourrait être une situation éventuellement symbolisante, structurante de l'individu, la situation de masse elle, est déstructurante . « La psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale » (S. Freud : « Psychologie des foules et analyse du Moi . Ed . Payot) mais la foule modifie la psyché individuelle, elle permet la disparition de la responsabilité individuelle, l'individu se débarrasse des refoulements de ses motions pulsionnelles inconscientes.

Les propriétés apparemment nouvelles qu'elle présente alors sont justement les manifestations de cet inconscient dans lequel assurément tout le mal de l'âme humaine est contenu de façon constitutive : contagion, suggestibilité, évanouissement de la

personnalité consciente, tendance à transformer immédiatement les idées suggérées en actes. La foule ne connaît ni doute ni incertitude.

Victor Klemperer dans son livre sur « la langue à la sauce brune », « LTI, la langue du 3^{ème} Reich (Ed . Albin Michel) rappelle les mots d'ordre, la propagande lancinante : « Tu n'es rien, ton peuple est tout » qu'il explicite ainsi : « Tu n'es jamais seul avec toi même, jamais seul avec les tiens, tu te trouves toujours face à ton peuple » et : « La LTI s'efforce à tout prix de faire perdre à l'individu son essence individuelle , d'anesthésier sa personnalité , de le transformer en tête de bétail, sans pensée , ni volonté », « une langue qui poétise et pense pour toi ». Comment mieux décrire les effets d'une langue totalitaire, destructrice de toute humanité ?

On pourrait reprendre cette fameuse assertion comme l'écrit Michel Gribinski : « Ce que le banal Eichmann à Jérusalem ou à Nuremberg , les dirigeants « soucieux de soin » (il évoque les « Lebensborn ») ont donné à penser , c'est à mon sens l'inverse : Ce qui ne commença pas par le père s'inaugure par la masse, là où le conflit individuel est aboli » (M. Gribinski Les scènes indésirables Ed. de l'Olivier) ce qui serait une manière d'éliminer les individualités pour « sauver » l'espèce, dans ce sens il n'y aurait pas de père mais des étalons qui engendreraient une race « pure »

« Plus les effets délétères de la vénération des foules ou de l'hypnose exercée par les meneurs se sont vus confirmés par l'histoire, plus la théorie psychanalytique a eu tendance à abandonner le bâti qui lui permettrait d'en saisir les leviers psychiques » (Laurence Kahn).

Rejeter l'autoritarisme (le cadre et ses règles) pour mettre l'empathie au premier plan « en congédiant haine, assujettissement, meurtre, voire meurtre sans volonté meurtrière, en révoquant la théorie libidinale, en ne gardant du narcissisme que ses défaillances individuelles et son pouvoir restaurant. »

Qu'en est-il de la haine ?

Une haine sourde, une haine innée d'autrui, naturelle, une haine agissante sans parole, une haine « fonctionnaire », une haine purement fonctionnelle ; une haine sans affect de haine ? C'est ainsi qu'avance la meute des Nibelungen.

Que signifie cet anéantissement de la haine. Il y aurait meurtres en masse sans haine, un travail, un devoir civique ?

Certains témoignages et événements de notre siècle nous confrontent à cette haine qui apparaît comme désaffectée

« Il n'y a rien de personnel » disait un des auteurs de l'attentat du Bataclan aux familles endeuillées.

Les gardiens du S21 à Phnom Pen , les brandisseurs de machettes Hutus ...

L'autre n'est plus que vermine , Untermensch ,... liquidation , nettoyage s'imposent.

« Comment la lancinante liquidation des humains par eux-mêmes,(questionne Imre Kertesz,) a-t-elle anéanti la haine ? Entendons la haine selon la langue d'avant Auschwitz. »

Laurence Kahn commente ce que Imre Kertesz relate dans « Etre sans destin » lorsque dans les intervalles de souffrances il pouvait ressentir du bonheur : « Voilà ce que « les humanistes professionnels » ne peuvent pas saisir, ils négligent la transformation par l'écriture. Or que signifie de distiller la réalité indicible en signes et de délayer le « secret impénétrable » en généralités ? (Imre Kertesz, Etre sans destin, Ed. Babel). Il écrit : « A Auschwitz, l'homme vit sa propre réalité sans vivre l'expérience existentielle de la vie alors que dans la tragédie la haine donne au destin sa propre verticalité »

.

Laurence Kahn cite Günther Anders pour qui la haine serait à ranger au rayon des antiquités, la fonction psychique de la haine serait disqualifiée, car l'homme fonctionnel

serait privé, spolié de sa relation aux finalités, de sa détermination destinale. La « mort exemplaire » aurait été ruinée en même temps que les mirages de l'humanisme. Le surmoi impose le renoncement aux buts pulsionnels en faveur de buts sublimatoires.

Mais, de l'autre côté, ce renoncement alimente lui-même une inévitable hostilité contre la culture. Il alimente cette part destructrice qui nous habite et peut entraîner si les circonstances s'y prêtent comme la présence d'un leader, la réactivation des objets de haine, ce qui entraîne cet agir en totale indifférence et où l'affect est dissocié de l'acte, on fabriquera un autre haïssable par substitution.

Laurence Kahn commente les propos de Sanders rappelant les mots de S. Freud : « Le progrès a conclu un pacte avec la barbarie » (S. Freud : L'homme Moïse et le monothéisme). Freud va dans le même sens lorsqu'il évoque cette anecdote dans « Le moi et le Ça : « Si trois tailleurs sont pendus parce que le maréchal Ferrand a commis un crime passible de mort, c'est bien que la voie de la décharge pulsionnelle est indifférente à la nature spécifique de l'objet haï. L'essentiel serait que la stase haineuse ne perdure pas. »

Ce chapitre de Laurence Kahn est très dense sur le plan métapsychologique. Je vais essayer d'en dire ce que j'en ai retenu.

Dans la première topique, l'affect haineux est une modalité de conservation du lien à l'objet. Dans la deuxième topique, il y a deux sources pulsionnelles qui poussent à la décharge. Avec la pulsion de mort et la pulsion de vie, la balance entre amour et haine se fait à partir d'une énergie indifférenciée qui peut donner la prévalence soit à l'érotique soit à la pulsion destructrice. Le surmoi commande le renoncement aux objets infantiles, haine comprise, en faveur de buts sublimatoires d'une omnipotence narcissique et d'une jouissance du fait de sa réalisation grâce à la multitude qui lui épargne le sentiment de faute.

Est-ce cet homme déserté par la haine qui pourrait faire de chacun d'entre nous un bourreau ? La haine perdrait sa première fonction de négation qui permet de se différencier de l'autre. Avec l'élimination en masse, la fonction psychique de la haine se trouve disqualifiée.

La haine est nécessaire, mais qu'elle ne le serait pas pour éliminer en masse? Cela veut-il dire que pour assassiner, la haine deviendrait elle alors superflue ?

Dans un entretien avec François Gantheret (Nouvelle Revue de Psychanalyse, 1986) Claude Lanzman, à la question que lui pose François Gantheret sur le geste de la main des paysans polonais qui tranche la gorge de d'une oreille à l'autre , il répond : « Je n'ai aucun doute , c'est un geste de sadisme , de haine sauf (par) le conducteur de la locomotive qui amenait les gens au camp , il boit depuis 1942, il est blessé mais les autres font le geste, ils éclatent de rire ! C'est un geste de joie ,ils le refont devant la caméra avec la même joie ! C'est un geste de haine absolue. »

Peut-on penser ainsi ? La haine est-elle désaffectée lorsqu'elle est massifiée , l'anesthésie opérant dans la masse , mais haine active et permanente chez ces individus ?

François Gantheret présente le film de Lanzman comme une lutte contre la dissolution qui serait une fonction de la haine, dissolution des corps, des lieux de mémoire , et pour en revenir au livre de Laurence Kahn , dissolution de la psychanalyse dans l'empathie.

En ce qui concerne le trauma extrême, de quel inconscient pouvons-nous parler?

Le problème principal aux yeux de Laurence Kahn serait la simplification apportée par l'idée que la massivité entraîne un fonctionnement psychique qui n'aurait plus rien de personnel car l'économie psychique individuelle aurait été détruite.

Sans l'après coup et la compréhension du le traumatisme en deux temps, le traumatisme aurait fragmenté et détruit la psyché, en particulier la temporalité, ce qui détruit la « matrice représentationnelle », mais pas de référence au désir sexuel infantile pour les survivants et leurs descendants. Exit le refoulement, le retour du refoulé, la déformation.

D'après Auerhahn et Laub , qui ont écrit « Primal scène of atrocity » (Ed. PEP Archives), les survivants font appel à des souvenirs écrans pour se défendre du trou noir, vide de représentation. Ces deux auteurs ainsi que d'autres insistent sur le caractère absolument spécifique de l'expérience traumatique des camps laquelle exige d'abandonner l'après coup et le traumatisme en deux temps tel que la psychanalyse l'a théorisé. Pour eux ce traumatisme fragmente et détruit la psyché, en particulier la temporalité, ce qui détruit « la matrice représentationnelle ». Le fonctionnement psychique ne pourrait dès lors être maintenu que grâce aux souvenirs, récits et

transferts écrans hors toute référence au désir sexuel infantile, pour les survivants et leurs descendants. La question pour Laurence Kahn est celle de » l'inscription des traces du traumatisme dans l'inconscient. Si les outils habituels sont dénoncés parce que ce à quoi réagit l'analyste seraient des bribes d'histoire rapportées par de tels patients , son contre transfert s'organiserait autour de cela et non autour de ce que le patient le fait vivre dans la cure. Le transfert serait caduc. Pas de contre transfert, pas de transfert, tout serait référé à l'évènement, le seul outil théorique serait alors l'empathie. »

«Il en va parfois de la parole comme de la survie : elle ne saurait être tenue pour une affaire privée . Comme si l'ampleur indéniable du facteur quantitatif en jeu rendait les différences individuelles négligeables et que le champ du collectif s'imposait avant toute écoute »(Laurence Apfelbaum , Limites du modèle traumatique, in : libres cahiers pour la psychanalyse, n°16).

Mais les survivants n'ont pas oublié, ils ne le peuvent pas. Il y a à la fois abrasion du souvenir et sa perduration dans la vie psychique. Il y aurait plutôt un contre-investissement par l'oubli, comme nécessité vitale, comme l'écrit Rachel Ertel : « C'est une force, une activité mentale. Il n'y aurait pas de mémoire s'il n'y avait pas d'oubli et l'effacement involontaire crée le besoin de souvenance »(« Nous sommes les souvenirs qui refusons l'oubli . Pouvoirs de la poésie « Le Coq Héron ,n° 221